Le grand-père

père en un acte

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A MON PÈRE.

Je dois aux vrais talens, comme à vos bons avis,
L'heureux succès de mon ouvrage;
Mais pour mon cœur le plus doux prix,
C'est de vous en faire l'hommage.
Je célébrais la bravoure et l'honneur,
C'était avoir des droits à l'indulgence;
Quand sur la scène on offre la valeur.
Comment ne pas trouver des protecteurs en France;
Encouragé par mon premier essai,
Si j'en tente un second, il plaira je l'espère,
J'aurai pour guide un ami sûr et vrai,
Et le plus cher pour moi, ce sera vous mon père.

AL. F.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MERCOUR, *ancien Militaire Maréchal-de-Camp.*	M. JULIETTE.
RODOLPHE, *son petit fils.*	Mme. HAUBERT-LE SAGE.
SOLANGE, *Officier de marine.*	M. PAUL,
GERMAIN, *Domestique destiné à Rodolphe.*	M. St.-AUBIN.
ADÈLE DE FLORVAL,	Mlle. DESBORDES.
BARBE, *femme de charge dans le château de Mercour.*	Mme. GONTIER.

La scène est dans un vieux Château.

AVIS

d'édition avouée par l'Auteur que celle dont
laires sont signés par l'Éditeur. On pour-
contrefacteurs conformément à la loi.

LE
GRAND-PERE,
OU
LES DEUX AGES,
COMÉDIE,
MÊLÉE D'ARIETTES.

Le Théâtre représente la galerie d'un vieux Château, dans le fond en face du spectateur, est le portrait en pied de Bard. Sur les côtés, les portraits des ancêtres de Mde Mercour, costmés suivant l'époque du tems où ils vaient. Sous chaque portrait est l'armure du défunt. De chaque coté est un petit canon avec [illegible] drapeaux, son appendus aux

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *qui apporte une malle*; BARBE, *tient un trousseau de clefs.*

BARBE, *enchantée.*

Il arrive donc ce cher enfant! il quitte enfin son collège..

GERMAIN.

Oui Mademoisele, voilà ses livres que j'apporte et un bagage qui est resté là.

BARBE.

Où est-il donc où est-il? que je l'embrasse ce cher Rodolphe

GERMAIN.

Comme vous voilà, vous n'avez pas vingt ans aujourd'hui.

BARBE, *rapidement.*

Hé oui! je suis impatiente de voir ce bon jeune homme. J'ai élevé le père, j'ai élevé l'oncle, les

sœurs, les tantes. Je suis du même âge que l'aveul, Monsieur de Mercour, non, non je suis l'aînée, la plus âgée de la maison ! et je brûle l'en voir le petit rejetton. Hélas ! le père et la mère sut morts si jeunes ! les frères ont péri à l'armée ! Rodolhe et sa sœur voilà tout ce qui reste de la famille. Ma où est-il ce cher Rodolphe ? dis-moi mon bon Germin ?

GERMAIN

Il est dans l'avenue, avec toutda maison qui est allée au devant de lui.

BARBE.

Ah mon dieu ! je n'y suis pas, ma moi la Doyenne?

GERMAIN.

On sait que vous ne marchez plus

BARBE, *avec vivité.*

Je ne marche plus ? Monsieur Germain, il y a des jours, il y a des jours. Oui, sans dot quand Monsieur de Mercour donne ici des galas qui le iment en vins, en liqueurs, en bonne chère, ces jours-là je n'ai pas de jambes, par ce que ca coûte beaucoi que ces dépenses me donnent de l'humeur, qu'il faêtre toujours en l'air. Aller à l'office, faire un tas compottes, des macarons, des glaces, qui mangent sucre ! que ca fait trembler, mais aujourd'hui que m petit Rodolphe arrive, on verra si je suis ingambe, ne me ferai pas prier pour courir toute la maison.

GERMAIN.

Comme vous faites souvent vis-à-vis de Monsieur.

BARBE.

Il m'a connu jeune, il faut qu'il supporte mes caprices, c'est qu'il est d'une vivacité, d'unpétulance, ce Monsieur de Mercour, il voudrait nourrener comme ses escadrons, qu'il faisait manœuvrer ily a cinquante ans, aux guerres d'Hannovre... et dis-moi, Germain, mon petit Rodolphe est-il bien espiègle

GERMAIN.

Ah ! je vous en réponds.

BARBE.

Tant-mieux..... vif?

GERMAIN.

Comme la poudre.

BARBE.

Bien, bien, les gens vifs ont toujour bon cœur:

GERMAIN.

Vous en êtes bien la preuve, car vo êtes la meilleure femme.

BARBE.

Je le sais, je le sais, mais ne me parle pas de moi, parle moi de ce petit..... ça n'est pas fier ?... hein ?

GERMAIN.

Pas l'ombre !..... et généreux !..... il n'a rien à lui.....

BARBE.

Oh ! doucement, doucement, je ne veux pas qu'il jette l'argent par les fenêtres !..... oh ! je le prêcherai.

GERMAIN.

Vous pouvez commencer, car le voilà.

SCÈNE II

LES MÊMES, RODOLPHE, *en petite redingotte, pantalon de Nankin, cheveux à queue et en poudre.*

RODOLPHE, *avec toute l'étourderie d'un écolier.*

Barbe, Barbe, où est-elle ? (*Il court à elle.*) Hé bon jour ma chère bonne, je te demandais à tout le monde, je te cherchais partout. Embrasse moi donc encore, embrasse moi aussi, Germain,... tu as porté mon paquet de la diligence ici, il est bien lourd n'est-ce pas !

(*Barbe met ses lunettes, pour admirer Rodolphe.*)

GERMAIN.

Je vous en réponds.

RODOLPHE, *lui glisse un écu dans la main.*

Chut ! prends, et ne dis-mot.

BARBE, *le dévore des yeux.*

Qu'il est beau garçon ! qu'il est beau garçon !

GERMAIN.

Vous rapportez je crois toute la bibliothèque de votre collège, des infolios.

RODOLPHE.

Ce sont mes livres de mathématiques, mon Danet, mon Jouvenci, dont je conviens que je ne sais pas un mot, et le poëme de la mort d'Abel, que tu me faisais lire à six ans sur tes genoux, tu sais bien Barbe ?

BARBE.

Comment vous l'avez conservé ?

RODOLPHE.

Oui certes, il me rappelle de doux souvenirs, les plus beaux jours de mon enfance.

COUPLETS.

T'en souviens-t-il au coin du feu
Nous lisions ce Gesner si tendre!
Pour lui je laissais là le jeu
Et j'oubliais tout pour l'entendre.
Ce maudit Caïn si méchant
Me mettait sans cesse en colère,
Mais je trouvais Abel charmant,
Je croyais voir en lui mon frère.
Ce pauvre Gaston!

BARBE.

C'est vrai, il me semble que j'y suis,

RODOLPHE.

2me. COUPLET.

Parcourant d'un œil curieux,
Les estampes de cet ouvrage,
Une entr'autre me plaisais mieux.
De Thirza, j'y voyais l'image.
J'y retrouvais le sentiment,
L'esprit, la grace naturelle,
Enfin dans ce portrait charmant,
Je croyais revoir mon Adèle,

BARBE.

Notre jeune voisine, la fille de monsieur de Florval?

RODOLPHE, *avec feu et sentiment.*

Oui, que j'aimais dès l'âge de six ans, que j'ai aimée à dix, à quatorze à quinze ans : (*Je les ai d'hyer.*) Que j'aimerais toute ma vie, et qui va venir... je crois que c'est elle... j'entends une voiture (*il court à la croisée.*)

BARBE, *à Germain en confidence.*

Allons! ce n'est plus un enfant, le cœur a parlé, et le grand père n'a qu'à se bien tenir.

GERMAIN, *bas à Barbe.*

Et le jardinier donc, qui a deux filles charmantes...

BARBE, *soupire.*

Ah! mon dieu, mon dieu!.....

RODOLPHE, *revient sur la scène.*

Je ne vois rien dans l'avenue, pas de voitures, Adele vient pourtant dîner, mon grand-père m'en a prévenu.

BARBE.

Nous avons grande compagnie aujourd'hui, mais je ne m'en fâche pas. Nous avons des voisins militaires Madame de Vieux-Bois.

RODOLPHE.

Quoi ! cette vieille folle ! a-t-elle toujours la rage de se marier, qu'Adèle y songe, à la bonne heure !..... ah ! si je ne devais pas aujourd'hui tous mes momens à mon grand-père, comme j'irais au devant d'elle.

GERMAIN, *à Rodolphe.*

Il va venir, vous en parlerez avec lui. (*à Barbe.*)... Et nous, nous allons arranger votre chambre.

RODOLPHE.

Ah ! Germain, je t'en prie dis à Rose et à Claudine, les filles du jardinier, de me faire le plaisir de m'arranger un beau bouquet pour Adèle, c'est sa fête, qu'il y ait surtout une Pensée, et une Grenade.

BARBE.

Et pourquoi donc une Pensée ?..... des énigmes déjà.....

RODOLPHE.

Ho ! pas dutout, ma bonne, ou s'il y en a, elle est fort claire, la Pensée est la première fleur que nous nous soyons donnée Adèle et moi, nous avions alors douze ans. Je veux lui prouver que j'ai de la mémoire, nous verrons si elle en a comme Rodolphe, vas vite faire ma commission, mon grand-père m'a dit que tu serais à moi.

BARBE, *à part à Germain en s'en allant.*

Si c'est vous qui passez à son service, vous aurez de la besogne, ce sera une rude tête.

GERMAIN, *à Barbe.*

Je le crois comme vous. (*à part*) Mais j'aurai des profits, cela console. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

RODOLPHE, *seul.*

Me voilà donc hors du collège ! comme je m'y ennuyais, surtout depuis un an ; on me faisait étudier des sciences bien indifférentes : on n'a pas besoin d'apprendre pour aimer, surtout pour aimer Adèle!

SCÈNE IV.

Mr. DE MERCOUR, RODOLPHE.

MERCOUR.

Bien mon Rodolphe, bien ! je suis enchanté de te

trouver ici, voilà une galerie qui vaut bien ta classe, n'est-ce pas?

RODOLPHE.

Mille fois mieux, mon grand-père.

MERCOUR.

Reconnais-tu ce brave chevalier qui est dans ce tableau?

RODOLPHE, *vivement.*

Si je le reconnais! c'est Bayard!

MERCOUR.

Tu n'a pas oublié son nom?

RODOLPHE.

Ni sa vie!

MERCOUR.

Je me rappelle en effet que je t'avais donné cet ouvrage pour tes étrennes, il y a trois ans...

RODOLPHE.

Et je l'ai appris par cœur

MERCOUR.

Tu l'as appris? mon brave! conte moi ça! conte moi ça? (*Il s'assied.*)

RODOLPHE, *avec feu, rapidement.*

Il me semble voir ce chevalier, à Mézières, à Pavie, à la bataille de Fournouë, à cette bataille des Suisses, qu'on appella depuis la bataille des Géans. Je le vois dans le Milanais, sur le pont où il résiste seul à deux cents hommes, à Padoue, à Ravennes, au siège de Bresse, à la retraite de Rebec, où ce guerrier fut blessé à mort.

MERCOUR, *lui met la main sur la bouche,*

Ne m'en dis plus rien mon ami, pour ne pas pleurer, l'un et l'autre... vive dieu! des hommes comme Bayard, comme Turenne, comme tant d'autres, ne devraient jamais mourir... tu as de la mémoire... je suis content de toi.

RODOLPHE.

Et vous mon grand-père, vous avez aussi de la mémoire.....

MERCOUR.

Quelquefois.

RODOLPHE.

Vous souvenez-vous de m'avoir écrit que du jour que j'aurais quinze ans.....

MERCOUR.

Je remontrais tes équipages, tu as quinze ans d'hier, je le sais, et tu verras que j'ai tenu ma parole, tu trouveras dans ta chambre, trois habits qui t'attendent, t

choisiras celui qui te feras le plus de plaisir, et qui doit te parer le plus, j'ai du monde, beaucoup de monde, je t'en préviens.

RODOLPHE.

Vous avez Adèle ?

MERCOUR.

J'ai le vieux capitaine Kerbon. J'ai le major Saint-Arnould, deux anciens officiers de mon régiment, qui sont encore des diables, quoi qu'ils ayent soixante-dix ans... Madame de Vieux-Bois

RODOLPHE.

Qui? cette vieille Présidente.

MERCOUR.

Oui monsieur, une femme très-respectable, pour laquelle je vous ordonne d'avoir les plus grands égards, et quelques femmes dont je m'occuperai moins, que de ces braves gens..... le dîner sera gai, tu verras, nous ne parlerons que de nos vieilles campagnes.

RODOLPHE.

Mais cela n'amusera pas du tout Adèle

MERCOUR.

Tant-pis ! est-ce que je m'embarrasse des petites filles, je m'occupe des mamans, à la bonne heure.

RODOLPHE.

Ah ! soyez tranquille, j'aurai bien soin d'Adèle, je me placerai à côté d'elle à table.....

MERCOUR.

Pas du tout, monsieur, pas du tout, croyez-vous que je vous ai fait sortir du collège, pour aller faire le soupirant, l'Adonis auprès des belles, à votre âge; vous vous occuperez d'elles, quand vous serez vieux; apprenez votre métier, celui auquel vous donnerez la préférence, et songez que mon dîner sera un espèce de concours, où je vais vous livrer aux questions de tout le monde, sur les mathématiques, les sciences exactes, et Monsieur Bezout.....

RODOLPHE, *à part.*

Diable! je ne brillerai pas. (*Haut.*) Mais on ne m'interrogera pas toujours..... alors.....

MERCOUR.

Vous écouterez les autres.

RODOLPHE.

Surtout Adèle, dont il me paraît qu'on s'occupera fort peu

MERCOUR, *avec une ironie maligne et gai.*

Donnez-moi, monsieur l'olibrius, on s'en occupe. Elle ne vient pas ici toute seule peut-être.

RODOLPHE.

Elle aura son père, Monsieur de Florval?

MERCOUR.

Et un jeune homme de ses parens, qui sera pour elle, aussi attentif que vous, pour le moins.

RODOLPHE, *avec inquiétude.*

(*A part.*) Un jeune homme de ses parents, si c'était Solange.

MERCOUR.

Allons, mon enfant, va faire ta toilette, et songe que je dîne...

RODOLPHE.

A quatre heures, oh j'ai le tems.

MERCOUR.

Qu'est ce que tu chantes, quatre heures! me prends-tu pour ces étourneaux de Paris, qui dînent à l'heure où les autres soupent! il n'y a rien de changé chez moi, des usages de mes aïeux, apprenez cela, on ne fait pas du jour la nuit, et de la nuit le jour. On se lève avec le Soleil, on se couche quand il décampe et l'on dîne à midi, allez vous habiller.

RODOLPHE.

J'y vais, mon père.

MERCOUR.

Embrasse moi, et aime moi, voilà tout ce que je te demande.

RODOLPHE.

Oui, mon père, je vous chérirai, je vous écouterai, je vous respecterai toujours. (*Il embrasse son père et lui baise les mains.*)

MERCOUR.

Bien, mon ami, tiens parole, et va-t-en.

(*Rodolphe sort.*)

SCÈNE V.

MERCOUR, *seul le suit des yeux avec sa lorgnette.*

Il est bien, fort bien, ce sera jeune, il aura la tête verte, je m'y attends, peut-être me fera-t-il quelques folies, et n'ai-je pas fait les miennes à son âge... allons, allons, je ne serai point sévère, qu'il suive mon exemple, qu'il soit brave, et je lui pardonnerai tout.

COUPLETS.

Heureux jadis de Mars et de l'amour,
Avec succès j'ai suivi la bannière!
Soldat, amant, je savais tour-à-tour
Servir Bellonne, et le dieu de Cithère;
Me distinguant par mes exploits guerriers,
Je soumettais les ennemis, les belles,
Et soumettant les cœurs les plus rebelles,
J'entrelaçais et mirthes et lauriers.

2me. COUPLET.

A tout exploit, puisqu'il faut renoncer,
Ah qu'il m'est doux, glacé par la vieillesse,
De voir bientôt mon fils me remplacer,
Et dans nos camps illustrer sa jeunesse.
Ainsi que moi, battant ses ennemis,
Ainsi que moi, servant l'amour, la gloire,
En tous combats, remportant la victoire,
Mon fils fera ce que j'ai fait jadis.

Il me tarde de savoir lequel des trois habits, Rodolphe choisira.

SCENE VI.

MERCOUR, BARBE.

MERCOUR.

Eh! arrive donc ma bonne, tu ne finis rien.

BARBE, *de la porte.*

Eh! monsieur, je cours, je cours...

MERCOUR.

Oui, comme moi, quand j'ai la goute.

BARBE.

Oh dam! on vieillit....

MERCOUR.

Oui, toi?...

BARBE.

Vous de même!...

MERCOUR, *se redressant.*

Moi, je vieillis... ho! ho! par exemple!

BARBE.

Vous avez soixante dix-huit ans sonnés...

MERCOUR.

Toi, soixante dix-neuf.....

BARBE.

Belle distance pour disputer!... un an!...

MERCOUR.

Mais tu ne marches plus, mais tu ne peux plus lire, trouve moi des gens de mon âge qui me ressemblent, j'ai tous mes cheveux, ils sont blancs à la vérité. J'ai la jambe sèche, bon appétit, et je lis sans lunettes.

BARBE.

Voilà la seule différence, qu'il y a entre nous deux.

DUO

MERCOUR.

Je fais encor mes trois repas,...

BARBE.

Moi de même, ne vous déplaise,...

MERCOUR.

Tout le jour on ne me voit pas
Planté, cloué, sur une chaise,

BARBE.

Ni moi, ni moi...

MERCOUR.

Oh! sur ma foi,
Je vaux, je crois,
Bien mieux que toi...

BARBE, *rapidement.*

Toujours ferme et brave
Sur les escaliers,
Je vais à la cave,
Je monte aux greniers,
De la lingerie,
A l'infirmerie,
Je porte mes pas.
Cherchez vieille alerte,
Encore aussi verte,
Vous n'en verrez pas.

MERCOUR.

Et moi quand la goute
Me laisse en repos,
Je me mets en route,
Par monts et par vaux,
Qu'il vente, qu'il tonne,
Qu'on brûle, on frissonne,
Je chasse toujours,
Et convive aimable,

Je figure à table,
Comme en mes beaux jours.

BARBE.

Toujours ferme et brave
etc.

MERCOUR.

Et moi quand la goute
etc.

MERCOUR.

A présent, que toi, et moi, avons fait l'éloge de notre âge, occupons-nous de ceux qui en sont encore loin.

BARBE.

Du petit fils, n'est-ce pas?

MERCOUR.

C'est un joli garçon .. hein!

BARBE.

Un bijou, monsieur, un bijou!

MERCOUR.

Je t'avais recommandé de placer trois habits dans sa chambre.

BARBE.

Ils y sont tous trois. Un habit de magistrat, tel qu'en portrait, monsieur votre frère aîné, un habit richement brodé, tel qu'en portrait monsieur votre second qui était à la cour...

MERCOUR.

Et qui n'a laissé que des dettes.

BARBE.

Et puis un habit d'uniforme.

MERCOUR.

Nous verrons celui que Rodolphe choisira.

BARBE.

L'habit militaire, je parie!

MERCOUR.

Tant-mieux, qu'il le prenne aujourd'hui, je lui donne son brevet d'officier, qui est dans mon portefeuille, et demain au régiment.

BARBE.

Comment demain? apeine est-il arrivé.

MERCOUR.

Mademoiselle Barbe, j'avais douze ans quand j'ai fait ma première campagne, mon père m'a campé en trousse sur le cheval d'un cavalier, de son village, qui allait rejoindre à la grâce de dieu, et vous voyez qu'elle m'a bien conduite... mais voici Adèle et le cher Solange.

SCENE VII.

LES MÊMES, ADÈLE, SOLANGE, UNE GOUVERNANTE.

ADÉLE.

Je présente mes hommages à mon aimable ami. vous nous voyez un peu de bonne heure, mon père avait à parler à votre voisin. monsieur de Tersac, qui part pour Paris, et il nous a laissé ici, mon cousin, et moi, il vient revoir votre superbe Château, que tous les ans il ne se lasse pas d'admirer.

MERCOUR.

Si monsieur aime les antiquités il aura de quoi choisir, à commencer par le propriétaire, pour peu que les vieillards ne vous fassent pas peur.

SOLANGE.

Au contraire, monsieur, je les cherche. A mon âge on a besoin d'un bon guide ce n'est que dans la saison de l'expérience, que je peux le rencontrer.

MERCOUR.

Monsieur, voilà une profession de foi, qui fait votre éloge, ce n'est pas la le langage d'un jeune homme.

ADELE.

Qui, lui! C'est un Caton.

MERCOUR.

Et un brave, qui a déjà fait ses preuves! qui s'est distingué.

SOLANGE.

Je servais sous un bon chef, et j'espère bientôt me retrouver sous ses étendards.

MERCOUR.

Il sert son pays, il est plus heureux que moi! Mars et la goutte, m'ont donné mon congé.

ADELE.

Oui, mais après vos victoires.....

MERCOUR.

Elles datent de loin... Monsieur de Solange, vous me parlerez de vos campagnes, je vous parlerai des miennes.

SOLANGE.

Et des belles actions de vos ancêtres, cette galerie en offre les monumens.

MERCOUR

MERCOUR.

Voilà tout ce que le pauvre goutteux pourra vous faire voir, car pour mon jardin et mon parc, avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrai guères vous y promener.

BARBE, *à Mercour.*

Vous avez raison, vous avez besoin aujourd'hui de toutes vos forces, Rodolphe peut conduire Monsieur.

ADELE.

Est-ce qu'il est ici, Rodolphe?

MERCOUR.

De ce matin; il vient me faire à peu près ses adieux.

BARBE.

Je vais l'avertir. (*Elle sort.*)

ADELE.

O ciel! Il retourne au collège.

MERCOUR.

Non, il va partir pour son régiment, j'ai une place pour lui, je m'occupe d'établir toutes les personnes que j'aime (*Mercour prend Adèle par la main et la rapprochant de chez lui, il lui dit à part*) et vous, ma petite voisine, écoutez. (*Solange qui regardoit les armures, voyant que monsieur Mercour parait vouloir parler en confidence à Adèle, s'éloigne et regarde le drapeaux et les armures qui pavoisent la galerie. — Mercour mistérieusement à Adèle.* — Vous êtes d'un âge où votre établissement... doit être bientôt l'objet des soins de mon ami Florval?

ADELE.

Il n'y songe pas je vous assure.

MERCOUR.

Et vous, heiu? je suis dans l'âge des confidences, ma question va vous faire rougir, (*désignant Solange du coin de l'œil.*) Voilà un jeune homme qui m'a beaucoup prévenu en sa faveur, s'il fallait parler pour lui..... mais il serait peut-être trop tard, la visite de mon ami Florval fait en ce moment à Monsieur de Tersac, a sans doute au mariage pour motif? le jeune Édouard est aimable, fort riche, et d'une élégance!

ADELE.

J'obéirai au choix de mon père, mais s'il me consulte, Édouard ne sera jamais mon époux... mais pardon, ma gouvernante m'attends, nous avons une course à faire, il y a dans ce village un bon vieillard qui m'a été recommandé.

MERCOUR.

Ce devoir fait trop votre éloge, pour que je retarde plus long-tems le plaisir de vous en acquitter, mais vous n'avez qu'une demi-heure, nous dînons à midi... passez par mon boulingrin... Barbe va vous conduire.

ADELE.

Je reviendrai bientôt (*à part.*) Comment Monsieur de Mercour ne m'a t-il pas mieux deviné. (*Haut à Solange.*) Solange, restez. je vous prie avec monsieur de Mercour, et faites lui compagnie. (*Elle sort.*)

MERCOUR, *à part.*

Me laisser avec Solange, après la confidence qu'elle vient de me faire, m'avouer son indifférence pour l'un, c'est m'avouer son amour pour l'autre. C'est claire!

SCÈNE VIII.

MERCOUR, SOLANGE.

SOLANGE.

Vous me pardonnerez, si je me laissais aller à ma curiosité, j'examinais ces honorables dépouilles, avec un intérêt.

MERCOUR.

Veuez me voir souvent, vous ne sauriez me faire de plus grand plaisir.

SOLANGE.

Vous m'aiderez de vos conseils?

MERCOUR.

De tout mon cœur, vous trouverez toujours en moi, la franchise d'un vieux soldat, en revanche, je compte sur la vôtre, et pour commencer, dites-moi, ne songez-vous pas à vous marier?

SOLANGE.

J'en ai quelquefois formé le projet.

MERCOUR.

Avez-vous quelque jeune personne en vue?

SOLANGE.

Mais oui...

MERCOUR.

Que je crois connaître?...

SOLANGE, *surpris.*

Cela m'étonnerait, car je n'ai pas confié le secret de mon cœur, j'ai gardé le silence, j'aime, comme un homme sage doit aimer, quand il n'a pas l'espoir d'être heureux.

MERCOUR.

Pas d'espoir? allons donc à votre âge, avec votre tournure ?... on pourrait parler soi-même, sans avoir besoin d'un confident, je m'offre pour être le vôtre, et négociateur, qui plus est.

SOLANGE.

Hé ! bien, monsieur, j'aime Adèle de Florval, ses vertus, son amabilité ont décidé le choix qu'a fait mon cœur. Je ne vous dirai pas que ce soit une passion bien vive, un sentiment, que l'estime fait naître, et s'un peu calme. On se résigne à ne pas être accueilli.

MERCOUR.

Vous plairez, mon cher, vous plairez. Adèle n'est pas de ces folles du jour, qui veulent pour époux un homme dont la tête ardente, trompe souvent le cœur, qui commence par adorer sa femme le premier mois, l'aime paisiblement le second, l'oublie ou s'en sépare le troisième.

SOLANGE.

Oui ! je crois qu'Adèle sera une excellente mère de famille !

MERCOUR.

Un ange dans son ménage ! savez-vous bien ce qui me l'a fait juger si favorablement ? c'est que tout-à-l'heure, je lui parlais du jeune Tersac, un de vos agréables de Paris...

SOLANGE.

Eh bien, monsieur, Adèle vous a dit...

MERCOUR.

Qu'il n'avait pas fait la plus petite impression sur son cœur, malgré ses jokeys, ses bogais, ses fracs en veste, et ses cinquante mille livres de rentes.

SOLANGE.

C'était le seul rival, que je croyais devoir craindre ; mais puis que vous m'assurez qu'on ne l'aime pas, je me déclare.

MERCOUR.

L'occasion est favorable, c'est aujourd'hui sa fête. Elle s'appelle Rose.

SOLANGE.

Je le savais aussi, j'ai jetté sur le papier ces couplets.

(*Il lui montre un papier.*)

MERCOUR.

Voyons-les, je ne me connais pas trop en poisie,

mais, pour les choses où il ne faut que l'expression franche du cœur...

SOLANGE.

Vous ne consultez que le vôtre!

MERCOUR.

Ma foi, oui, il ne me trompe gueres, et je ne juge pas trop mal. Voyons vos couplets... (*Il lit*) à Rose... c'est fort bien... un peu griffonné! pourtant.

SOLANGE.

J'ai écrit cela dans votre jardin, au crayon, on le recopiera.

MERCOUR.

Vous?...

SOLANGE.

Non pas. Je veux qu'on en devine l'auteur.

MERCOUR.

Pas mal vu...

SOLANGE.

Si on le devine, c'est préparer l'aveu de ma part. Je ferai donc recopier ces couplets.

MERCOUR.

J'ai votre secrétaire tout trouvé... il va venir... descendez au salon, j'attends quelques personnes. Représentez-moi pour les recevoir... tandis que je vais vous représenter ici...

SOLANGE.

Avec plaisir!... que vous êtes donc aimable pour la jeunesse, vous me retracez mon père (*il regarde Mercour avec émotion, et lui prend la main.*)

MERCOUR.

Je vous en servirai...

SOLANGE,

On vient... je cours vous représenter, mais je ne vous remplacerai pas. (*Il s'échappe.*)

SCÈNE IX.

MERCOUR, *seul.*

Voilà ce qui s'appelle un mariage sensé, un galant homme qui épouse une femme bien vertueuse... et quand je marierai Rodolphe, lorsqu'il aura ses quarante ans bien sonnés, je lui donnerai une Adèle, si pourtant on en trouve encore... je l'entends, voyons un peu quel habit il aura préféré.

SCÈNE X.

MERCOUR, RODOLPHE, *en habit d'uniforme.*

RODOLPHE

Me voilà mon grand-père... voyez. (*Il place fièrement son chapeau sur sa tête.*)

MERCOUR.

En uniforme, mordieu !

RODOLPHE.

C'était le seul des trois habits que vous m'avez fait faire, qui convient à ma taille, à mon caractère, à mon goût.

MERCOUR.

Tu as choisi le plus beau, embrasse moi.

RODOLPHE.

Mais je n'ai pas d'épée.

MERCOUR.

Tu l'auras, mon brave ! tu auras la mienne... car je vois que décidément tu veux être...

RODOLPHE.

Soldat, mon grand-père ; soldat !

MERCOUR.

Apprends donc ce que cette noble profession t'impose, tu choisis le plus beau des métiers et le plus rude, songe que lorsque le tambour bat, et que la trompette sonne, il faut tout quitter père, mère, tout ce qui nous est cher ; qu'un soldat doit braver la mort, la braver à chaque pas, qu'il faut fuir des bras de celle qu'il aime, voler au champ de bataille, Rodolphe ne ments pas, es-tu capable de ces grandes choses ?

RODOLPHE.

Oui, mon grand-père !

MERCOUR, *le conduisant dans le fond de la gallerie.*

Jure le moi donc en face de tous ces anciens guerriers, que tu vois dans cette gallerie.

RODOLPHE, *se retourne vers le tableau qui représente Bayard.*

Je le jure.

MERCOUR, *avec feu.*

Dans ce cas voici ta récompense, celle que la patrie accorde à ceux qui la servent bien, l'honneur de se survivre ; tels que ces preux nos ancêtres, dont tu vois ici les portraits..., sois digne de porter leur nom, puis leurs exemples, et tu prolongeras ma vie. Mais mou-

dieu, ne t'éloigne pas du chemin qu'lis te montrent, car tu me ferais mourir.

RODOLPHE.

Ah! vivez! vivez long-tems, mon pere, le cœur de Rodolphe a trop besoin de vous!

MERCOUR, *prenant une épée sur une table.*

Voilà mon épée, celle que j'ai porté à vingt batailles, et que je n'ai jamais rendue à personne... je la remets entre tes mains, mais songe à ne la tirer du fourreau, que pour deffendre ton pays, protéger le faible, et laver ton honneur, si jamais on tentait de le flétrir, je te la donne pure, et tu la rendras de même à nos neveux.

RODOLPHE.

J'en réponds! (*Il reçoit l'épée des mains de son père, et la baise avec tranport et enthousiasme.*)

DUO.

MERCOUR.

Ah! si jamais dans les combats
Tu portes l'enseigne guerrière,
Mon cher ami, ne l'a rends pas,
L'bonneur doit garder ta bannière.

RODOLPHE.

Ah! si jamais dans les combats
Je porte l'enseigne guerrière,
Non, l'ennemi ne l'aura pas,
Et pour l'arracher de mes bras,
Il faudra qu'un noble trépas,
Avant, termine ma carrière.

MERCOUR.

Songe au serment que tu viens de me faire...

RODOLPHE.

Il sera présent à mon cœur,
Oui, je le fais à Dieu, je le fais à l'henneur...

MERCOUR. *pleurant de joie.*

Il est reçu par ton grand-père.

PRESTO.

Mais l'heure du répas
A table nous appelle
Allons, guides les pas
Du vieillard qui chancelle;

Avec mes bons amis,
Mes compagnons de gloire,
Nous allons boire
A la victoire :
Ils ont été ses favoris.

ENSEMBLE.

MERCOUR.

Oui, l'heure du repas
A table nous appelle,
Allons guide les pas
Du vieillard qui chancelle.
Avec mes vieux amis,
Mes compagnons de gloire.
Nous allons boire
A la victoire,
Ils ont été ses favoris.

RODOLPHE.

Allons prenez mon bras,
La table nous appelle.
Je vais guider vos pas,
Je serais près d'Adèle.
Avec vos bons amis,
Vos compagnons de gloire.
Nous allons boire
A la victoire,
Ils ont été ses favoris.

(*Ils sortent tous deux en chantant les vers qui vont suivre, sur l'air du pas redoublé. Rodolphe marche avec la vivacité d'un jeune homme, en donnant le bras à Mercour, qui paraît doubler sa marche, pour aller aussi vîte que Rodolphe.*)

MERCOUR, *chantant.*

Ta la la la la la la la
Mordieu comme il me mène !...

RODOLPHE.

C'est cet air là,
Mon grand-papa,
Qui malgré moi m'entraîne.

MERCOUR.

Pour moi de grâce mon ami,
Ah ! sois plus traitable,
Nous n'allons pas à l'ennemi,
Mais nous allons à table.

RODOLPHE.

Pardonne moi, mon bon ami,
Va je suis excusable,
Je crois aller à l'ennemi,
Et pas du tout à table.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BARBE.

BARBE.

Le Général D'armonville fait demander si vous voulez le donner à dîner.

MERCOUR.

Le Général ! oui certes !

BABE.

Il va passer par ici, son courrier est dans la cour.

MERCOUR.

Fais le rafraîchir, et que l'on retarde le dîner.

RODOLPHE., *d'un ton ironique.*

Comment, mon grand-père, vous ne dînerez pas à midi ?

MERCOUR.

Non, monsieur le plaisant, un officier-général qui m'honore de sa visite, mérite bien, que pour lui, j'intervertisse aujourd'hui l'ordre de ma maison.

RODOLPHE.

Oh! je ne m'en fâche pas

MERCOUR.

Cette visite même, arrive fort à propos : tu auras le tems de me copier une chanson que je vais te remettre.

RODOLPHE.

Pour qui, mon grand-père ?

MERCOUR.

Pour une fort aimable personne, modèle de vertus...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GERMAIN, *apportant un bouquet.*

GERMAIN.

J'apporte le bouquet, je crois que Claudine et Rose ce sont assez distinguées.

RODOLPHE, *à part.*

Oh l'étourdi !

MERCOUR.

Quel est ce bouquet là ?

RODOLPHE, *un peu embarrassé.*

Mon grand-père, c'est un hommage que je veux rendre à une fort jolie personne qui est ici, dont c'est la fête, vous ne m'en voudrez pas d'être aussi galant que vous ?

MERCOUR.

Non, parbleu.

GERMAIN, *bas à Rodolphe.*

Comme vous voyez, il y a une Grenade et une Pensée.

GERMAIN

MERCOUR.

Viens vîte recopier ces couplets. (*à Barbe*) Barbe, occupez-vous de nous faire servir, aussitôt que le général arrivera. (*Ils sortent*)

SCÈNE XIII.

BARBE, GERMAIN.

BARBE.

Hé bien ! quand je t'ai dit qu'il y avait un projet en l'air, je ne me suis pas trompée.

GERMAIN.

Comment ! est-ce que vous croyez que monsieur Mercour veut marier son petit fils ?

BARBE.

Pourquoi pas ? Il est d'âge.

GERMAIN.

Je crois, Mademoiselle, sauf votre expérience, je crois que vous vous trompez, il peut bien être question d'un mariage, mais ce n'est pas de celui de mon jeune maître.

BARBE.

Qui donc voulez-vous que M. de Mercour propose ?

GERMAIN.

Monsieur de Solange... son domestique Champagne m'a dit en confidence, qu'il était sûr que son maître ne venait ici, que pour prier Monsieur de Mercour d'arranger son mariage avec Mademoiselle Adèle.

BARBE.

Ah ! mon dieu ! serait-il possible ? (*d'un ton de mystère*) Germain ?

GERMAIN.

Mademoiselle ?

BARBE.

Vous êtes un homme prudent ?

GERMAIN.

Comme vous.

BARBE.

Ne dites pas ce que vous savez, à votre jeune maître : avec la tête qu'il a...

GERMAIN.

Hé bien !...

BARBE.

Il est capable de faire une scène à Monsieur de Florval, de proposer un cartel à Monsieur de Solange, de se battre avec lui.

GERMAIN.

Laissez donc. Il n'a jamais appris à faire des armes. Il ne sait pas seulement manier le fleuret.

BARBE.

Hé! mon dieu! je le connais mieux que vous, et il est intrépide.

GERMAIN.

Oui pour lutter avec ses camarades, mais il ne s'exposera pas à se faire tuer.

BARBE.

Il affrontera l'épée, le pistolet, un canon! ha! vous le connaissez bien, ma foi!

GERMAIN.

Chut!... le voilà, comme il pourrait peut-être me donner une commission, que je ne voudrais pas remplir, je me sauve. (*Il s'échappe.*)

BARBE.

Et moi je reste, c'est le moment de m'assurer de tout, et de tout savoir.

SCÈNE XIV.

BARBE, RODOLPHE, *accourant animé.*

RODOLPHE.

Ah! ma bonne, si tu savais... je suis furieux.

BARBE.

Et contre qui donc?

RODOLPHE, *rapidement.*

Contre Monsieur de Solange, mais je me suis bien vengé. Imagine-toi... tu sais bien que mon grand-père m'avait emmené dans son cabinet, pour copier une chanson? sais-tu de qui elle est cette chanson pleine d'amour? de Monsieur Solange. Et à qui l'adresse-t-il? à Adèle, qui s'appelle Rose... mon grand-père m'a donc ordonné de la recopier... en la lisant, j'étouffais de dépit, de colère, de jalousie... mais je me disais en moi-même, vas, je te réponds bien, monsieur l'auteur, que tes jolis vers n'iront pas à leur adresse; m'en faire honneur vis-à-vis d'Adèle, c'eut été un larcin; mais tirant parti du mistère, que le nom de Rose semblait couvrir, j'ai inventé d'aller porter les couplets à Madame de Vieux-Bois, qui porte le même nom, de lui en faire hommage, au nom de Solange, d'y joindre l'offre du bouquet de sa part; la vieille douairière, transportée, enchantée, s'est écriée, c'est charmant! c'est délicieux!... je m'échappe, en la laissant dans

l'ivresse du triomphe ; je rencontre Solange, juste devant la porte de son cabinet de toilette, et je lui dis en courant : vous êtes attendu là, par quelqu'un qui a bien des choses à vous dire. Il se précipite dans la chambre, je l'enferme, et j'accours, pour assurer Adèle, qui croit retrouver ici mon grand-père, que je l'aime, que je l'adore, et que si on la marie à un autre qu'à moi, je suis déterminé à mourir... la voici.....

BARBE, *à part.*

Allons ! nous voici sur le volcan.

SCENE XV.

LES MÊMES, ADÈLE

ADELE, *sans voir Rodolphe.*

Monsieur de Mercour, vous voyez... hé bien ! il n'est plus ici...

RODOLPHE.

Non, belle Adèle, mais, vous voyez celui qui ne peut garder plus long-tems le silence, qui vous aime, qui ne peut vivre que pour vous, et qui tombe à vos pieds, pour vous conjurer de l'entendre.

ADÈLE, *étonnée, saisit la main de Barbe, et se prépare à sortir.*

Barbe, sortons, sortons.

RODOLPHE.

Hé bien ! vous me fuyez..... un mot de grâce.

ADÈLE, *avec dignité et émotion.*

Non, monsieur, ce n'était pas pour entendre des aveux aussi déplacés, que je venais avec confiance.

RODOLPHE, *toujours à genoux.*

Eh ! qu'a donc ce vœu de mon cœur, qui puisse vous déplaire ! je vous l'avoue avec toute la timidité de l'amour le plus tendre, le plus pur, avec tout le respect, que vos vertus me commandent !...

ADÈLE.

Non, monsieur.

BARBE.

Ah ! voyez qu'il est à vos genoux !

ADÈLE.

Barbe, emmenez-moi

RODOLPHE.

Oh ! vous n'aurez pas le courage cruel de me laisser seul, livré à mon desespoir, de rentrer dans le salon, où l'on va conspirer contre celui qui vous adore, vous

proposer d'en épouser un autre, dans le moment où il ose croire que ses larmes et ses prières vous ont touchée.

(*Adèle ne peut dissimuler le trouble qu'elle éprouve, quelques larmes échappent de ses yeux.*)

RODOLPHE, *avec l'explosion de la joie.*

Adèle pleure, ma bonne, que je suis heureux! je ne suis point haï.

ADELE, *ne pouvant le contraindre, dit tendrement à Rodolphe.*

Ah! Rodolphe, (*elle veut s'éloigner. Rodolphe saisit la main d'Adèle, elle veut la retirer, mais Rodolphe la conserve dans la sienne et la couvre de baisers.*)

RODOLPHE.

Votre main serre la mienne, vos yeux s'arrêtent sans colère sur les miens, soyez assez généreuse pour dire que vous ne me haïssez pas; songez que demain, je pars pour mon régiment.

ADÈLE, *à qui la question échappe avec émotion.*

Vous partez?

BARBE.

Oh! mon dieu oui, Mademoiselle, Monsieur de Mercour m'a donné des ordres de faire sa malle.

RODOLPHE.

L'habit que je porte, vous prouve que je m'éloigne de vous pour long-tems, peut-être pour toujours...

ADÈLE.

Pour toujours!

BARBE.

On parle de guerre... Rodolphe veut se distinguer comme son grand-père...

RODOLPHE.

Et se fera tuer d'abord, s'il n'est pas sûr d'être aimé de vous... je réponds que le premier coup de fusil sera pour moi... je le chercherai.

ADELE.

O ciel!...

TRIO.

RODOLPHE.

Alors je me sacrifie,
Et je vole au devant des coups,
Si je ne suis aimé de vous,
Que me fait, que me fait la vie?....

ADÈLE.

Eh bien ! vivez pour votre amie.

RODOLPHE, *lui donnant un anneau.*

Quel aveu ! qu'il est doux pour moi !
Je vais quitter la plus chérie.
Que cet anneau, doux gage de ma foi...

ADÈLE.

Avec transport je le reçoi ;
Mais,..., mais qu'attendez-vous de moi...

RODOLPHE.

J'exige peu ; sur cette rose,
Daigner déposer
Un baiser.

ADELE, *indécise.*

Un baiser !...

RODOLPHE, BARBE.

C'est bien peu de chose.
Pourriez-vous donc le refuser ?

ADÈLE, *détachant lentement la rose de son corset.*

(*Avec modestie, les yeux baissés.*) Non je ne puis
Non, je ne puis le refuser.

(*Elle ote la rose qui était à son corset, elle y dépose un baiser, et la rend à Rodolphe, sans le regarder, pour qu'il ne voye pas ses larmes.*)

RODOPHE, *transporté*

Tu peux à present, mon père,
M'ordonner de partir ;
A cet ordre sévère,
Je jure d'obéir.

BARBE

Ah ! pour cette fois, son père,
Peut le faire partir ;
A cet ordre sévère,
Il jure d'obéir.

ADELE, *à part.*

Cachons lui ma peine amère,
Pour ne pas l'affaiblir,
Qu'à cet ordre sévère.
L'amant puisse obéir.

Adieu, mon cher Rodolphe, vous voilà sûr à présent que si on me laisse la liberté de choisir un époux...

MERCOUR, *criant dehors.*

Qu'on cherche Solange, Florval et moi nous l'attendons.

RODOLPHE.

Mon père, ô ciel !

BARBE.

Cachez-vous !

(*Rodolphe se précipite derrière un affut de canon.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MERCOUR, RODOLPHE, *caché.*

MERCOUR.

Je vous cherchais partout, Adèle, venez vîte au sallon, tout est d'accord, nous n'avons plus besoin que de vous.

ADELE.

De moi, monsieur ?

MERCOUR.

Oui, j'ai proposé Solange pour vous, mon vieil ami Florval n'est pas éloigné de souscrire à mon idée ; Solange vous aime, vous l'aimerez ; une chanson devait vous l'apprendre, il va vous le dire, c'est bien mieux. (*A Barbe.*) Barbe, dépêchez-vous vîte de faire les malles de Rodolphe, Monsieur de Saint-Arnould l'emmène demain au régiment, dans la diligence de Valenciennes. (*A Adèle.*) Venez mon aimable pupille.

(*Il sort avec Adèle, à qui il donne la main.*)

SCÈNE XVII.

BARBE, RODOLPHE, *sortant de derrière l'affut.*

RODOLPHE.

La perdre au moment, où j'étais le plus heureux.

BARBE.

Ne vous désespérez pas...

RODOLPHE.

Hé ! je pars demain !

BARBE.

La malle ne sera pas faite, il manquera tout plein de choses, je m'arrangerai pour cela.

RODOLPHE, *joignant ses mains avec instance.*

Oui, ma bonne je t'en prie.

BARBE.

Il n'y aura pas de linge.

RODOLPHE.

Oui, brûle le...

BARBE.

Il n'y aura pas de places à la diligence.

RODOLPHE, *lui donnant sa bourse.*

Oui, oui, tiens voilà de l'argent, fais louer toutes les places, par les gens du village... et que j'aie le tems de me venger.

BARBE.

De vous venger, et de qui ?

RODOLPHE.

De personne. (*A part.* J'allais me trahir. (*Haut.*) Fais que je ne parte pas, voilà tout ce que je te demande.

BARBE.

Germain fera le malade... fiez-vous à moi. Je m'en vais dresser mes batteries... sèche tes pleurs, mon Rodolphe, ne te désespère pas, ta vieille bonne va te servir de tout son cœur. (*A part.*) Je ne le perdrai pas de vue ; avec son amour, sa vivacité, sa tête, il est capable de tout. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

RODOLPHE, *seul regardant la rose.*

Voilà donc tout ce qui me reste d'elle.

ROMANCE.

Je vais partir,
O peine extrême !
Il me faut fuir
Celle que j'aime.
Viens sur mon cœur,
Toute ma vie,
Rose chérie.
De mon bonheur,
De mon amie,
Gage flatteur.

Oui, mon Adèle,
Toujours mon cœur,
Veut à sa belle,
Être fidèle,
Comme à l'honneur.
La jalousie,
En mon primtems,
Par ses tourmens,
Aigrit ma vie.

Amour vengeur,
Ma voix t'appelle,
D'un tendre cœur,
Soutiens le zèle.
Je pars bientôt ;
Mais de Solange
Avant il faut
Que je me venge.

SCÈNE XIX.

RODOLPHE, SOLANGE, BARBE *écoutant, cachée dans le fond.*

RODOLPHE.

Ce Solange... Oh! je ne partirai pas sans l'avoir vu..... S'il pouvait venir.....

BARBE, *dans le fond.*

Il me suit justement... Il va y avoir une scène..... j'en meurs de peur, écoutons (*elle se cache derrière une armure.*)

(*Solange est alors sans chapeau, sans épée; comme un homme qui sort d'un salon.*)

SOLANGE, *à part.*

Ah le voici (*d'un ton de supériorité*) je vous trouve à propos, mon cher monsieur Rodolphe.

RODOLPHE, *d'un ton léger.*

Et moi aussi, mon cher monsieur de Solange...

SOLANGE.

Je suis étonné qu'à votre âge.....

RODOLPHE, *avec une nuance de fierté.*

Il n'est pas question de mon âge Monsieur, voyez l'habit que je porte.

SOLANGE.

Il ne m'empêchera pas de vous donner des avis.

RODOLPHE

Reste à savoir si j'aurai la patience de les entendre.

SOLANGE.

Vous le prenez sur un ton bien haut.....

RODOLPHE.

Il me semble qu'il est à peu près à l'unisson du vôtre, mais soyez tranquille, il y aura peut-être de l'harmonie, et nous finirons par être d'accord (*légèrement*) Vous venez-donc pour me donner un avis, Monsieur?

SOLANGE,

Oui, Monsieur, et s'il vous déplait, je pourrai y joindre une leçon.

RODOLPHE, *toujours légèrement*

Et croyez-vous que je la reçoive?

SOLANGE.

Hol vous ne devez pas être encore très-brouillés avec elle, vous sortez du collège.

RODOLPHE, *plus sérieusement.*

Dès lors, je vous prie de croire que je ne suis pas tout-à-fait un écolier.

SOLANGE.

SOLANGE.

Bah !

RODOLPHE, *avec vivacité et impatience.*

Votre avis, monsieur, votre avis ? de grâce, j'attends après...

SOLANGE.

Hé bien, je vous dirai, monsieur, que je suis fort piqué, que vous vous permettiez de porter à une vieille coquette, des couplets que j'ai faits pour une personne que j'aime, et pour ne plus vous exposer à de pareilles méprises, je vous engage dorénavant à avoir de meilleurs yeux.

RODOLPHE, *plus sérieusement par dégré.*

Oh ! qu'ils sont clairvoyans ! ils ont vu votre assiduité, vos prévenances auprès d'Adèle, ce qui m'a singulièrement déplu ; ils ont jugé que cette jeune personne ne me voyait pas avec indifférence, ce qui a fait mon bonheur ; enfin ils voyent que vous ménagez votre mariage avec elle, et qu'il ne se fera pas, parce que vous aurez ma vie, ou j'aurai la vôtre... vous voyez à présent que lors qu'il le faut, je sais prendre le ton juste pour me faire entendre.

SOLANGE.

Et moi, je vous prouverai, que je sais répondre.

BARBE, *sortant de derrière l'armure.*

O ciel ! allons prévenir Monsieur de Mercour..

(*Elle sort.*)

RODOLPHE.

Vous n'avez pas votre épée.

SOLANGE.

Mon épée... je vais (*il fait quelques pas pour sortir, et revient*) Mais mon cher Rodolphe, je fais une reflexion, c'est sûrement la première fois de votre vie, que vous allez vous battre.

RODOLPHE.

Oui ! qu'importe ?

SOLANGE.

Comme je suppose que vous devez être un peu neuf pour l'escrime, je vais vous proposer ce qui rend la chance égale de part et d'autre, battons-nous au pistolet, nous tirerons ensemble, le sort en décidera.

RODOLPHE.

Volontier !

SOLANGE, *à part.*

Voyons s'il soutiendra son caractère jusqu'à la fin. (*Haut.*) Je suis à vous dans le moment.

SCÈNE XX.

RODOLPHE, *seul.*

Il est parti... je suis fâché à présent d'avoir accepté la proposition de ses pistolets... j'aurais mieux aimé l'épée, me battre pour Adèle, c'est une si belle occasion d'étrenner le cadeau que m'a fait mon grand-père! (*il tire l'épée du fourreau, l'examine.*) Je lui ai entendu dire cent fois, que le premier jour qu'il arriva au régiment, il s'était battu, hé bien! je ferai mieux que lui. J'aurai eu la gloire d'avoir une affaire, avant que d'y arriver... la vue de cette épée m'électrise, allons, décidément elle sera mon arme... mais voyons, comment m'y prendrai-je? car Solange avait raison, c'est la première fois... (*il se place*) j'ai vu de mes camarades prendre leurs leçons (*il se met en garde*), on se met en garde, on frape du pied, pan, pan, et l'on va tout droit en criant hai, hai! une, deux, hai, hai... on touche son homme, on le blesse, ou on le tue.... oh! je ne veux pas tuer Solange. (*Il fait comme s'il poussait des bottes.*)

SCÈNE XXI.

RODOLPHE, *s'escrimant*, MERCOUR, *dans le fond.*

MERCOUR, *à part.*

Barbe vient de me prévenir de tout, ha! mon petit étourdi tu veux te battre, je te réserve une bonne leçon.

RODOLPHE, *poussant des bottes.*

Une, deux, hai! hai!

MERCOUR, *à part.*

Dissimulons... (*Haut.*) Qu'est-ce que tu fais donc là, mon Rodolphe?

RODOLPHE, *effrayé d'abord.*

Ha! mon dieu!

MERCOUR, *gaiement.*

Tu fais le Dom Quichotte, tu te bas contre les murs.

RODOLPHE, *gaiement.*

Oui, mon père, je m'essaye à tuer.

MERCOUR.

Pourquoi? tu n'es pas en face de l'ennemi.

RODOLPHE.

Il peut venir, et par prudence, je me prépare à lui répondre.

MERCOUR.

Est-ce que tu serais bretailleur? est-ce que tu chercherais dispute! fi donc! c'est le partage des faux braves.

RODOLPHE.

Ne vous êtes vous pas battu autrefois?

MERCOUR.

A l'armée!...

RODOLPHE.

Et au régiment...

MERCOUR.

Jamais...

RODOLPHE.

Vous me l'avez pourtant dit.

MERCOUR, *à part.*

Il a raison. Ces petits espiègles, ça n'oublie rien. (*Haut.*) Il est vrai... oui, je me rappelle que j'avais une fort mauvaise tête. Pour une misère, j'ai cherché dispute à un officier...

RODOLPHE, *enchanté vivement.*

Là! voyez-vous que j'avais raison.

MERCOUR.

Mais, moi je ne l'avais pas; car comme la bonne cause triomphe toujours, et que la mienne était détestable, mon adversaire m'a campé un coup d'épée, et j'en ai eu pour six semaines dans mon lit.

RODOLPHE, *étourdiment.*

Parce que votre cause était mauvaise, mais la mienne...

MERCOUR.

La tienne? qu'est-ce que tu dis donc.

RODOLPHE, *cherchant à donner le change.*

C'est une supposition que je fais.

MERCOUR, *d'un ton sérieux et sévère.*

Monsieur Rodolphe, ne cherchez pas à me mentir, je sais tout. Vous avez joué un tour indigne à un officier,

vous avez dans la tête le projet de vous battre avec lui ; avec un officier qui a servi son pays, et c'est un blanc-bec qui ose...

RODOLPHE, *avec depit, fierté, enfonçant son chapeau.*

Un... mon grand-père... si c'était un autre que vous à qui je dois du respect, qui me tint un pareil...

MERCOUR, *à part.*

Bien ! bien ! il a du cœur ! (*Haut.*) Vous ne sortirez pas de cette gallerie, je vais aller fermer la grande grille, et nous verrons. (*Tandis que Mercour sort par un coté, Solange entre par l'autre avec deux pistolets.*)

SCÈNE XXII

MERCOUR, RODOLPHE, SOLANGE.

RODOLPHE, *courant à Solange, lui dit vivement.*

Mon grand-père sait tout, je ne sais par qui, il veut nous empêcher de nous battre, mais il faut en finir, avez-vous des pistolets ?

SOLANGE.

Les voilà ! choisissez.

RODOLPHE.

Je m'en rapporte à vous (*Il en prend un.*)

SOLANGE.

A quelle distance nous plaçons-nous ?

RODOLPHE.

Le plus près possible...

SOLANGE.

A dix pas...

(*Rodolphe compte les dix pas, et Solange dos à dos.*)

RODOLPHE.

J'y suis.

(*Au moment ou il se retournent tous deux pour tirer, Mercour parait et se met au milieu deux.*)

MERCOUR.

Un moment, Messieurs, j'ai tout entendu... Vous ne vous battrez-pas !.... Songez que c'est un officier général à qui vous devez obéir. Lequel de vous deux a des motifs de se plaindre de l'autre ?

OLPHE et SOLANGE, *ensemble.*

Moi ! moi !

MERCOUR.

Doucement, il y en a certainement un qui a tort.

RODOLPHE.

Monsieur de Solange qui m'enlève.....

SOLANGE.

Monsieur Rodolphe qui sans égard à la supériorité de mon grade s'est permis vis-à-vis de moi un tour... Mais c'est un petit écolier qui.....

RODOLPHE, *fièrement.*

Point d'ironie, s'il vous-plait, je ne la souffrirai de personne.

MERCOUR.

Tout cela ne m'explique pas le motif de la querelle.

RODOLPHE.

Vous m'aviez fait recopier des couplets destinés à une personne, modèle de vertus, disiez-vous.

MERCOUR.

Oui, Monsieur, modèle de vertus, de sagesse...

RODOLPHE.

Hé bien!.... c'est à la sagesse que je les ai portés... J'ai rempli vos intentions.

SOLANGE, *avec un air d'ironie.*

Non pas tout-à-fait la mienne.

MERCOUR, *d'un ton sévère.*

Rodolphe, vous ne dites pas tout... Qui a pu vous porter.....

RODOLPHE.

Hé bien! mon père, c'est l'amour, l'amour que j'ai pour Adèle.

MERCOUR.

Comment petit drôle, vous osez aimer à votre âge!

RODOLPHE.

Oui, mon père, et j'aime une personne dont j'ai le bonheur d'être aimé, je puis en convenir à présent; dans une heure je n'existerai peut-être plus.

MERCOUR.

Vous ne vous battrez-pas, et vous rendrez grâce à celle qui veut bien vous faire l'honneur de vous distinguer assez, qui a daigné demander à son père de vous élever jusqu'à elle, et de vous appartenir... Mais...

RODOLPHE, *ivre de joie.*

Je serai l'époux d'Adele! ¡O mon père! Ah! Solange! que je suis heureux à présent!

MERCOUR.

Oui, Monsieur, vous devez l'être d'avoir osé manquer aussi essentiellement à un homme estimable, votre supérieur d'âge, de talens; et vous allez lui demander excuse devant moi.

RODOLPHE, *fièrement.*

Des excuses? mon père, de quel genre s'il vous plait? si elles sont indignes de l'habit que je porte, ne comptez pas sur mon obéissance...; et je ne rendrai à monsieur, que la satisfaction qu'un militaire peut offrir...

MERCOUR.

Comment, vous osez faire des conditions, et vous avez seul tous les torts...

RODOLPHE.

En ce cas, battons-nous...

MERCOUR.

Je vous le deffends, et répetez à Monsieur de Solange ce que je vais vous dire... je suis un étourdi...

RODOLPHE.

Ah! par exemple... moi, je serais...

MERCOUR.

Un étourdi, et vous allez le dire.

RODOLPHE, *s'dressant à Mercour..*

Eh bien! oui, mon grand-père, je vous avoue...

MERCOUR.

C'est à Monsieur de Solange, qu'il faut le dire...

RODOLPHE, *avec peine et gêne.*

Ah! mon dieu! est-il possible de me forcer?.. (*à Solange.*) Monsieur de Solange... je suis... un étourdi.

MERCOUR.

Je vous ai manqué, et je vous demande pardon

RODOLPHE, *avec impatience.*

Je ne dirai pas cette phrase, mon père...

MERCOUR.

Vous la direz...

SOLANGE.

Je suis satisfait, brisons-là, mon général.

MERCOUR.

Et moi, je ne le suis pas; ou ce petit coquin demandera pardon, ou je ne donne pas mon consentement à son mariage.

RODOLPHE, *otant son habit d'uniforme.*

Hé bien, mon père, je vous obéirai, mais je ne

bi'pee que j'ai reçu de vous, vous
exiges de moy la démarche qu'on
exige d'un Ecolier, il faut le redevenir

= Mercour =

Sire mon Rodolphe, on est assez
je Suis Content de toy, Embrasse ton
grand père, tu bas trop Etonné
aujourd'huy pour qu'il ne Soit pas
de Savoir pour Son Successeur.

= Sotange =

j'oublie vos torts charmant jeune
vous annonces un caractere, une
bravoure qui interdit a vos
plus cruel ennemi de vous la voul

= Scene 2,3 me =

= les precedens a dele Barbe =

= Mercour =

Recois a dele des mains de ton grand
pere, mais tu ne bi'pouseras qu'apres
ta premiere Campagne.

que mon père.

= Mercour =

je le veux.... adèle je vous donne un brave homme pour époux à Solang et vous monsieur je vous marie avec la sœur de Rodolphe ma petite fille, vous avez traité ce jeune homme comme votre ami, aimés le maintenant comme un frère

= Darbon = à part

le cher enfant ! ah ! qu'il m'a donné d'inquiétude... le duc. haut monsieur de mercour je ne ferai pas ses malles n'est ce pas ?

= Rodolphe =

au contraire ma donne, j'ai les aujourd'hui. je sens que si j'étais longtems auprès d'adèle, l'amour me ferait peut être oublier mon devoir, je saurai m'en

m'unir a celle que j'aime, et digne
de meriter sa main

= Mercour =

Bien mon ami ; tu vaudras les mercures

= Rodolphe =

j'espere les surpasser

= fin =

$16 \overset{24}{=} 24$
$\underset{3}{}$